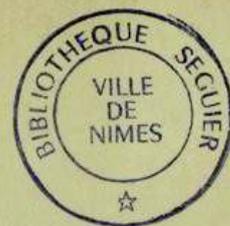


leg.
409 bis



ÉLOGE

DE MONSIEUR

HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN

PRONONCÉ

PAR MONSIEUR DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

A SAINT-AUBIN-DE-BAUBIGNÉ

LE XXVI SEPTEMBRE MDCCCXCV

AVANT L'INAUGURATION

DE LA STATUE DU GÉNÉRALISSIME DE L'ARMÉE VENDÉENNE

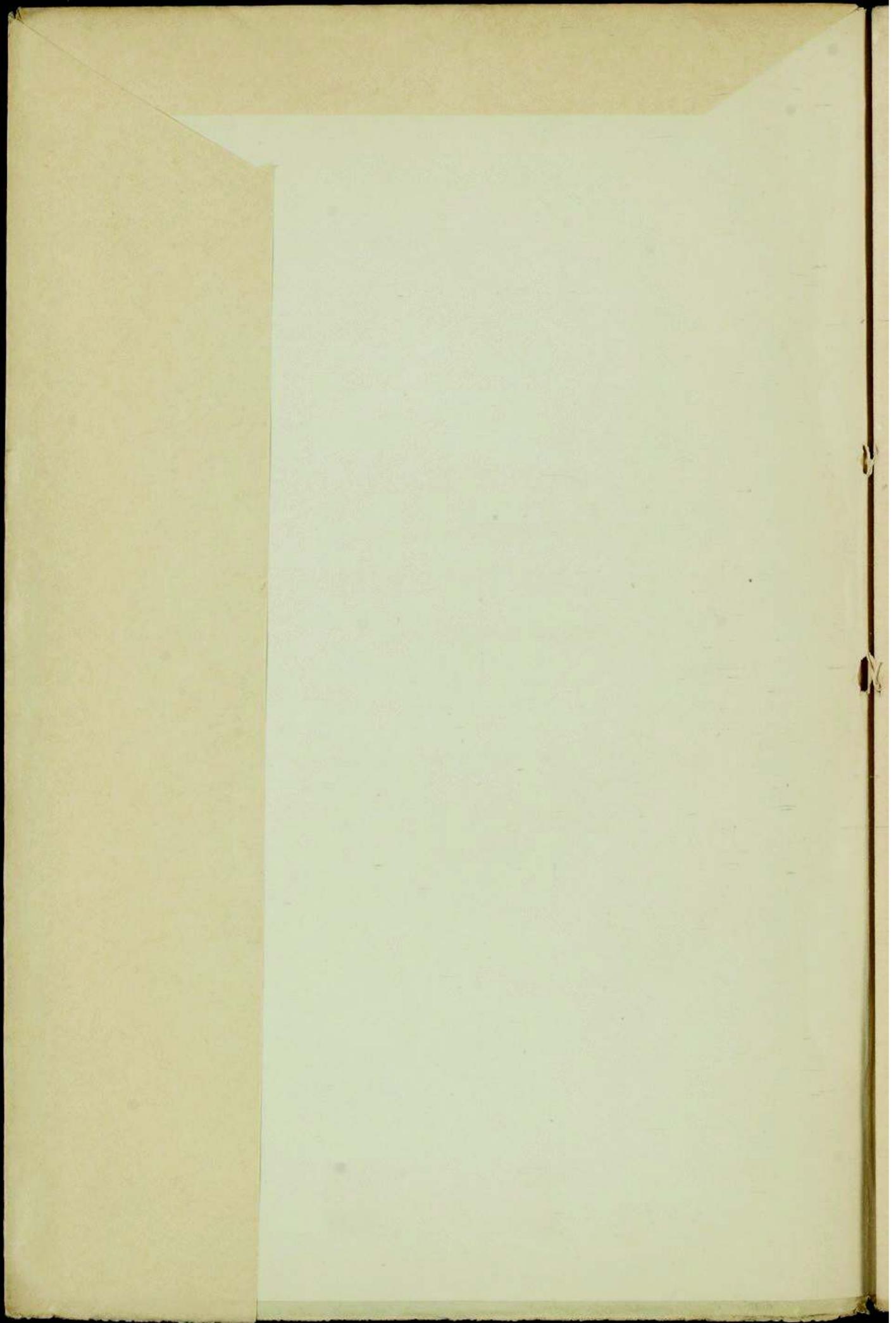


MONTPELLIER

J. MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE N. S. P. LE PAPE
ET DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE
Boulevard Louis Blanc, 9 (ancien boulevard de la Blanquerie).

M DCCC XCV





leg. 409 bis

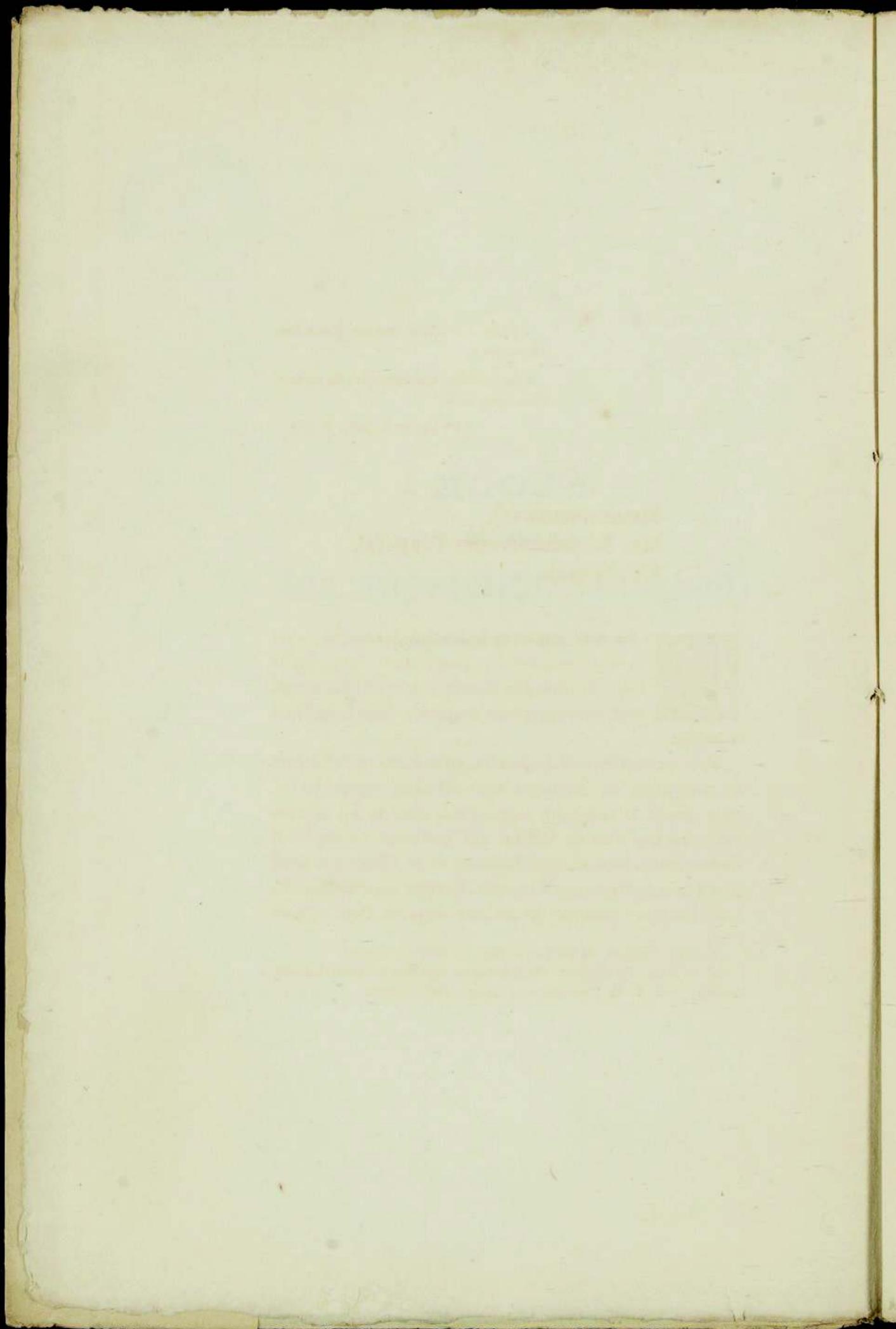


ÉLOGE

DE MONSIEUR

HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN

(30 Août 1772 — 28 Janvier 1794).



« *Et hæc est victoria, quæ vincit mundum,
fides nostra* ».

« La victoire, qui triomphe du monde,
c'est notre foi ».

(1^{re} Ép. de S. Jean, V, 4.)

MESSEIGNEURS (1),
MES RÉVÉRENDISSIMES PÈRES (2),
MES FRÈRES,



LA foi, dont parlait ici le Disciple bien-aimé, c'est la foi surnaturelle et proprement dite, c'est la foi, qui triomphe des sophismes de l'hérésie ou bien des suggestions coupables, dont l'erreur est la source.

Mais, permettez-moi d'entendre, en ce moment, la foi dans un autre sens, de l'envisager sous un autre aspect. La foi, telle que je la considère aujourd'hui, c'est la foi comme vertu civile; c'est la fidélité aux traditions nationales et domestiques; c'est le culte du devoir et de l'honneur, porté jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort. Et cette foi, cette fidélité, c'est l'unique ressource des sociétés en péril. Pour vaincre

(1) Mgr. l'Évêque de Poitiers et Mgr. l'Évêque de Luçon.

(2) Le Rme. Père général des Chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, — le T. R. Père Abbé de Ligugé, près Poitiers.

alors, pour triompher de ces crises, dans lesquelles les peuples sont près de périr, il faut aux hommes le point d'appui de convictions généreuses et fortes, qu'ils ne laissent pas mettre en discussion, et sur lesquelles ils établissent les principes de leur conduite privée, aussi bien que ceux de leur conduite publique.

Mais il ne faut pas se tromper sur la portée ni sur l'échéance de cette victoire. Ce n'est pas d'ordinaire un triomphe immédiat, ni même prochain. La Providence permet souvent, au contraire, que les croyants, les fidèles, ceux que l'on appelle « les bons », par opposition avec ceux qui se font les propagateurs et les champions des doctrines antichrétiennes et antisociales, succombent momentanément, et soient vaincus par la force matérielle de leurs adversaires. C'est un défi que Dieu, dans sa toute-puissance, jette aux « méchants », dont le pouvoir expire aux frontières du temps. Il se réserve à Lui-même l'éternité, pour la récompense comme pour le châtement. Et c'est alors, c'est quand Il prend le rôle de juge, que la victoire réelle et définitive du bien sur le mal apparaît. Les défaites passagères n'ont servi qu'à préparer une moisson plus abondante de lauriers et de couronnes, — lauriers et couronnes, qui ne se flétriront jamais.

Voilà, mes Frères, pourquoi je n'ai sur les lèvres, à cette heure, que le mot de victoire. Henri de La Rochejaquelein, dont le grand souvenir nous rassemble, après un siècle écoulé depuis sa mort, n'est-il pas un victorieux, dont cette foule immense atteste le triomphe ? Et le soleil radieux, qui dore aujourd'hui et réchauffe sa tombe, n'est-il pas l'image sensible du rayonnement impérissable de sa gloire ? Tout chrétien, tout homme de cœur s'incline avec respect devant cette mémoire si pure, si vraiment héroïque, que les années n'ont pas seulement laissée survivre à tant de révolutions et

de ruines, mais qu'elles ont fait monter vers un horizon de plus en plus serein et lumineux.

Ne dites point, mes Frères, que l'enthousiasme m'emporte : mais n'est-il pas vrai que, de nos jours, les défaites des plus belles causes apparaissent déjà comme des victoires ? Est-ce que Pimodan, Lamoricière, Kanzler, Charette, n'ont pas tous été vaincus ? Est-ce qu'ils sont, en réalité, autre chose que des victorieux ? Et si je m'élève plus haut, Pie IX, qu'ils ont tant aimé et si bien servi, Pie IX n'a-t-il pas été, comme eux, un vaincu ? N'a-t-il pas été aussi, même après la chute de son pouvoir temporel, même après l'invasion de sa capitale, un victorieux ? Et lorsque, il y a six jours, à l'occasion d'un douloureux anniversaire, vous écoutiez le bruit que l'on faisait autour du Vatican et de Léon XIII, pour célébrer l'achèvement criminel d'une œuvre, dont tous les progrès ont été marqués par des actes de trahison, de brigandage et de meurtre, s'il vous avait fallu prononcer de quel côté se trouvait la défaite, de quel côté la victoire : entre la Croix de Savoie profanée et l'Écusson Pontifical, jeté à terre, auriez-vous hésité ? auriez-vous mis le vainqueur au Quirinal ?

Laissez-moi donc vous développer ce paradoxe : la victoire n'est pas où l'homme la suppose, elle est là où Dieu la met et la voit. Et quand, après ces solennités mémorables, si brillantes et si belles, vous serez rentrés dans le calme de vos demeures, réfléchissez sur les émotions puissantes que vous aurez reçues, et vous vous direz avec moi, en paraphrasant le mot de Bossuet : il y a des défaites, triomphantes à l'égal des plus éclatantes victoires !

I.

LA première victoire, que dut remporter Henri de La Rochejaquelein, ce fut celle d'un enfant tout jeune, qui surmonte la légèreté naturelle de son âge. Il n'avait guère plus de dix ans, quand il fut placé, bien loin de sa famille et de son pays, à l'école militaire de Sorèze. On ne dit pas qu'il y ait montré beaucoup d'application, ni qu'il y ait conquis beaucoup de succès dans les études classiques. Mais il apprit, vite et bien, tout ce qui touchait aux exercices militaires ; et quand, après trois années de stage, dans la vieille abbaye bénédictine, il reçut son brevet de sous-lieutenant, si sa science n'était pas très étendue, à d'autres égards, il avait pourtant justifié très suffisamment la concession du diplôme, qui lui ouvrait la carrière des armes.

Vers 1785, le jeune officier entra à Landrecies, au régiment de Royal-Pologne-Cavalerie (1), dont son père, le marquis de La Rochejaquelein, était colonel. Quoique poursuivie sous les yeux d'un chef, dont il était le fils aîné, la formation militaire d'Henri n'en fut pas moins sérieuse et presque dure. Comme la vocation religieuse, la conscience du soldat a des heures « où un enthousiasme sacré pousse les cœurs au-delà des bornes, dont la prudence humaine est communément esclave » (2). On raconte que, dans une manœuvre, le cheval de Henri butta et jeta à terre son cavalier ; l'escadron hésitant semblait prêt à s'arrêter pour laisser le sous-lieutenant se remettre en selle. D'un geste impérieux, le colonel indiqua qu'il fallait passer outre, au

(1) C'est aujourd'hui le 5^e cuirassiers.

(2) Mascarot, *Oraison funèbre du duc de Beaufort*, p. 229.

risque de fouler, sous les pas des chevaux, le pauvre enfant désarçonné.

Sous une discipline tellement vigoureuse, Henri devint un véritable soldat. Ferme, résolu, sagace, il apprit à conduire ses hommes avec intelligence et énergie. Aussi, par son mérite, plus encore que par son nom et par ses alliances, fut-il désigné au choix de Louis XVI, quand ce malheureux prince, si digne d'être aimé, voulut se donner une garde spéciale, vers la fin de l'année 1791. Placé plus près du Roi, La Rochejaquelein s'attacha à lui avec passion, passion d'autant plus exaltée que les moments étaient plus critiques, et que tout était à craindre de la part de misérables, altérés de sang.

Les attaques furieuses du 20 juin et du 10 août 1792, en ébranlant, jusque dans ses dernières bases, l'édifice de la monarchie, montrèrent à quels excès la France allait être livrée, quand, son souverain légitime étant réduit à la plus dure captivité, elle tomberait sous une affreuse et abjecte tyrannie.

Henri combattit vaillamment pour Louis XVI, dans les Tuileries envahies, avec les Suisses, avec son cousin, M. de Lescure, et, sans le savoir peut-être, aux côtés de M. de Charette, le futur général vendéen. Puis, quand par l'ordre même du Roi, la résistance cessa, il s'enfuit, à travers mille dangers, d'abord dans un quartier moins agité de Paris, et ensuite dans la terre natale de la Durbelière, que ses parents avaient abandonnée pour essayer de se joindre à l'armée de Condé. On peut aisément deviner quels sentiments fermentaient dans l'âme de ce jeune homme de vingt ans, appelé à être le témoin de scènes si terribles, et qui voyait menacées à la fois et par les mêmes coups la Religion et la Royauté.

II.

PLUS heureux, et surtout mieux garanti que beaucoup de jeunes gens de son âge et de sa condition, Henri avait, en effet, conservé l'intégrité de sa foi et celle de ses mœurs. Un ange gardien, visible, veillait sur lui. C'était sa tante, Anne-Henriette (dont la maison, dite *du Rabot*, est ici, presque contiguë à l'église); cette pieuse femme, toute consacrée aux œuvres charitables, observait, avec une sorte de jalousie maternelle, les moindres mouvements de l'âme de son neveu; et c'est elle qui, pénétrée de reconnaissance envers Dieu, a rendu au héros ce touchant témoignage: « il était bon sujet et sévère sur ses devoirs ». Croyant, comme l'étaient les chevaliers, ses ancêtres, Henri avait dédaigné les railleuses plaisanteries des fils de Voltaire; il avait traversé, sans en être impressionné, l'atmosphère de Versailles, d'où la vertu de Louis XVI n'était pas parvenue à chasser complètement les miasmes impurs, amassés par la corruption cynique de Louis XV. C'était, dans un corps robuste, un cœur sain et chaste, capable de tous les dévouements, sensible à toutes les nobles amours.

Avait-il déjà le pressentiment de sa destinée? Aspirait-il à tenter quelque chose de grand pour Dieu et pour la France? On lui a prêté cette parole, à son départ de la capitale ensanglantée: « Je vais dans ma province, et bientôt on parlera de moi » (1). Ce n'était, en tout cas, rien de précis: il marchait au devant de l'avenir, l'appelant peut-être, mais ne le connaissant pas.

Un incident allait bientôt déchirer devant ses yeux ce

(1) Documents inédits, publiés par la famille, chez Champion, Paris, p. 21.

voile, obscur et le jeter sur le chemin, où il rencontrerait si vite la gloire et la mort.

Comme il était attaché à son Dieu, La Rochejaquelein l'était à son prince et à la monarchie. Lié par des serments au Roi, dont il avait vu les dernières joies et les premiers malheurs, il ne se demandait même pas s'il pouvait accepter un autre régime et suivre un autre drapeau. Sa fidélité à la cause royale était absolue, parce qu'elle était pour lui celle de l'honneur et du devoir.

Avait-il lu dans Cicéron, au troisième livre de sa *République*, la noble pensée, si bien commentée par saint Augustin, à la fin de son *Traité sur la Cité de Dieu* ? Je ne le suppose point. Mais, d'instinct, il avait saisi et accepté la doctrine de l'orateur romain : « La loi fondamentale d'une société bien ordonnée, c'est de durer toujours : *debet constituta sic esse civitas ut æterna sit !* » Et comment une ville, un État peuvent-ils être éternels ? C'est, disait saint Augustin, lorsque les détails moins importants, les organes secondaires de la vie publique suivent la loi commune, et se modifient, selon la nécessité des temps, tandis que le fond de la constitution, son principe vital, ses formes essentielles demeurent constamment les mêmes. « Voyez, s'écriait l'éloquent évêque, voyez ce vieil et puissant olivier, ou ce laurier, à la vaste ramure : ils mourront, si vous touchez à leurs racines, à leur tronc, à leurs branches ; laissez, au contraire, les feuilles se flétrir et tomber une à une, elles renaîtront avec le printemps, et ces arbres vénérables n'auront rien perdu de leur vigueur ni de la fraîcheur que donne leur épais feuillage : *Perennis est opacitas oleæ vel lauri, singulorum lapsu ortuque foliorum* » (1).

(1) S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XXII, in fine.

Henri de La Rochejaquelein comprenait qu'on sacrifiât des formes vieilles, des abus invétérés; mais il eût regardé comme une trahison envers la France elle-même d'en altérer l'antique constitution. Aussi, pendant le douloureux hiver de 1792, à mesure que lui parvenaient, en province, les nouvelles de l'établissement de la République, de la déchéance, prononcée contre la famille royale, de la captivité, de plus en plus étroite, où gémissait l'infortuné Louis XVI, Henri subissait-il un véritable martyre. C'était pour lui une agonie de toutes les heures. Il se trouvait alors à Clisson, chez son cousin, le marquis de Lescure, dont il partageait la piété, dont il admirait la vertu, et à qui il confiait ses angoisses et ses incertitudes. La mort du Roi, décapité le 21 janvier 1793, jeta la Vendée entière dans la stupeur; et les hôtes du château de Clisson ressentirent une indignation, mêlée de colère et de désespoir, en se représentant cet échafaud, sur lequel le Fils de saint Louis, « innocent de tous les crimes qu'on lui imputait », était monté avec tant de courage et de majesté.

Un mois à peine, après cette épouvantable catastrophe, le 24 février, un décret de la Convention décréta une levée de trois cents mille hommes, pour renforcer les armées de la République, engagées sur les frontières dans des guerres sanglantes. Les populations vendéennes, demeurées jusque-là paisibles, malgré l'horreur que leur inspiraient et les prêtres « assermentés », qui n'avaient pas leur confiance, et les meurtriers du Roi, se soulevèrent contre cet impôt du sang qu'on prétendait exiger d'elles. A la lutte contre des ennemis qu'elles ne connaissaient point, et pour des causes qu'elles supposaient injustes, elles préférèrent la lutte pour leurs autels et leurs foyers. Ne voulant pas être les soldats de ceux qui avaient assassiné Louis XVI et accaparé les biens natio-

naux, vos pères, Messieurs, se firent les vengeurs de la Religion persécutée, de la Royauté meurtrie ; et ils arborèrent, avec le drapeau blanc, l'image du Sacré-Cœur, dont le bienheureux Grignon de Montfort et le P. Maunoir leur avaient montré la touchante signification.

III.

SOLLICITÉ par son propre courage, Henri de La Rochejaquelein attendait, avec impatience, le signal, qui lui indiquerait enfin à quel moment il lui serait permis de tirer l'épée et de tenter quelque chose pour la défense de sa foi et pour celle de son prince. Mais il hésitait encore, quand, de Saint-Aubin, où elle se consumait en prières ardentes en faveur de la France, sa tante, Mlle. Anne-Henriette, lui envoya un messenger pour l'engager à venir auprès d'elle. Sans aucun doute, elle voulait être la première à armer la main de son neveu ; et celui-ci, comprenant à demi-mot cet appel de la religion et de l'honneur, fait par une voix si chère, au nom des aïeux et au nom de la famille absente, répondit, en prenant la route du village, où sa vocation allait lui être révélée.

Après une courte apparition à Cholet, auprès de Cathelineau, Henri revint à la Durbelière (1). Là, le 17 avril 1793, il rencontra, dans la cour du château, tous les hommes valides, tous les jeunes gens des campagnes voisines ; et c'est devant eux, quand il eut entendu les supplications

(1) C'était la résidence ordinaire des La Rochejaquelein. Henri y était né. Ce château, cinq fois brûlé pendant la guerre de Vendée, est aujourd'hui en ruine. Deux kilomètres à peine le séparent de Saint-Aubin-de-Beaubigné (Deux-Sèvres).

réitérées par lesquelles on le conjurait d'accepter le commandement de cette troupe dévouée et vaillante, c'est alors que, contenant avec peine les battements de son cœur, il leur adressa le mâle discours, dont les dernières paroles ornent aujourd'hui sa statue, et retentiront jusque dans la postérité la plus lointaine.

« Si mon père était parmi vous, dit-il, il vous inspirerait plus de confiance. Vous me connaissez à peine, et je suis un enfant. Je vous prouverai du moins que je suis digne d'être à votre tête. Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi » (1).

Puis, relevant la tête, il montra à ces paysans ravis son beau visage, transfiguré par l'héroïsme.

Le génie de la guerre avait touché de sa flamme ce front de vingt ans. L'adolescent n'existait plus, l'enfant était tout à coup devenu un homme, et cet homme était né pour être général !

N'oubliez point, Messieurs et mes Frères, cette date du 17 avril 1793. C'est à elle que remonte la gloire impérissable de Saint-Aubin ; et quelque jour, je l'espère, gravée sur vos murailles, elle vous permettra de revendiquer, pour cette humble et religieuse paroisse, le beau nom de *Saint-Aubin-la-Victoire!*

IV.

ELU comme chef, La Rochejaquelein résolut de triompher sans retard des difficultés que sa jeunesse et son inexpérience auraient pu lui créer pour le commandement. Il voulut être le plus hardi, le plus vaillant, le plus téméraire

(1) Documents inédits, p. 33.

des soldats, afin de se créer, par un courage exceptionnel, le droit de tout demander à l'intrépidité de ceux qu'il conduirait au feu. Selon la parole antique, il mérita d'être craint parce qu'il ne craignait rien lui-même : *meruitque timeri, nil metuens!*

On le vit, dès lors, se mettre toujours au premier rang quand il fallait affronter l'ennemi, et l'amour de la gloire lui fit dédaigner celui de la vie. La tête couverte d'un foulard rouge, un autre foulard de même couleur négligemment attaché autour du cou et à la ceinture, il dressait fièrement sa haute taille au-dessus des talus et des échelles d'assaut. Quand le danger était plus grand, il faisait un signe de croix et se jetait en avant, comme pour voir de plus près le péril.

Au siège de Thouars, n'ayant pas de canons, il fit attaquer les remparts à coups de pique; et lui-même, monté sur les épaules du brave Texier, de Courlay, arrachant les pierres avec ses mains, ouvrit bientôt une brèche, par laquelle il pénétra dans la ville.

A la prise de Saumur, il multiplia les prodiges d'une bravoure surhumaine. Se rappelant Condé, dont il eût été le digne lieutenant, il jeta son chapeau par dessus le rempart et, non content de crier : Qui va me le chercher, il y fut lui-même, suivi de son ami, M. de La Ville-Baugé, et si avant, que, pendant près de deux heures, au milieu de la furie du combat, livré près des murs d'enceinte, ils se trouvèrent seuls de leur parti, sur la place principale, et parvinrent, à force de valeur et de présence d'esprit, à s'y maintenir, jusqu'à l'arrivée du gros de l'armée (1).

C'est dans de pareilles occasions que ce grand et beau

(1) Documents inédits, p. 80.

jeune homme, au teint délicat, le regard plein d'éclairs, les cheveux flottants, la chemise entr'ouverte, apparaissait aux ennemis et même aux siens, comme l'ange terrible des combats, et les pénétrait d'une irrésistible terreur ! Il réalisait, sans le connaître, le saisissant jeu de mots de saint Augustin : combattant pour le Christ sauveur, il était insouciant de son propre salut : « *Pugnare erat ei salutem pro Salvatore contemnere* » (1).

Dédaigneux du danger, M. Henri bravait aussi la douleur : il eut, à Martigné, les os du pouce, brisés par une balle. « Est-ce que le coude saigne », demanda-t-il à son domestique, et sans abandonner son pistolet, il mit son bras en écharpe, et demeura sur le champ de bataille. Pendant de longs mois, il ne cessa de guerroyer ainsi, ayant la main droite bandée, et ne pouvant se servir de ses armes. Mais sa bonne humeur ne l'abandonnait pas. Étant parvenu à maintenir avec le bras gauche un soldat républicain, qui, sans l'atteindre, avait tiré deux fois sur lui, presque à bout portant : « Retourne vers les patriotes, lui cria-t-il, et dis-leur que tu t'es colleté avec un général Vendéen, sans armes, n'ayant qu'un bras, et que tu n'as pu le tuer » (2).

En quelques semaines, par ces traits continuels de vigoureux entrain, de merveilleux et invincible élan, d'audacieuse initiative et d'impassible bravoure, La Rochejaquelein acquit sur toute l'armée Vendéenne une autorité absolue et incontestée. « Jamais aucun soldat n'osa lui dire : non. Tous l'adoraient et s'engageaient à sa suite, heureux de courir de loin sur ses traces généreuses. »

(1) S. Aug., *De civit. Dei*, XXII, in fine.

(2) Documents inédits, p. 164.



V.

LE courage excite l'admiration, impose le respect, donne du prestige au commandement. Mais, dans une guerre, alors surtout que se succèdent d'inévitables alternatives de victoires et de défaites, la vaillance seule ne suffit pas. Il y faut joindre ces qualités maîtresses de sang-froid, d'intelligence, de soudaine résolution, de prévoyance et d'habileté, qui donnent aux troupes le sentiment de leur propre sécurité. Elles se confient volontiers à un chef, dont la sollicitude ne s'endort point, et qui est assez sûr de lui-même pour ne pas redouter les surprises, soit parce qu'il les évite, soit parce qu'il les tourne à son avantage. Ainsi en était-il de Henri de La Rochejaquelein. Comme soldat, il avait une fougue, une témérité, devant lesquelles rien ne tenait. Il se faisait un jeu des plus extrêmes périls. Mais, comme chef, et surtout après avoir été proclamé généralissime de la grande armée Vendéenne, il était d'une grande prudence, ne laissant rien au hasard, embrassant d'un coup d'œil toutes les péripéties de chaque combat, afin de préserver le plus possible ses paysans. Tantôt, c'était à l'avant-garde qu'il se plaçait, pour amortir en quelque manière le premier élan des Bleus, et les décourager devant son imperturbable opiniâtreté. D'autres fois, il jugeait que l'ardeur des siens faiblissait, qu'ils se retiraient en désordre, et que ce mouvement en arrière allait devenir une débâcle : il se plaçait alors entre ses propres soldats et les soldats ennemis. Ceux-ci le rencontraient comme un rempart d'airain ; il était pour eux-là un bouclier, derrière lequel ils reprenaient haleine et se rapprochaient leurs hésitations.

Aussi les officiers de la Convention rendaient-ils hommage aux rares qualités du général royaliste. « S'il manquait d'expérience dans l'art des combats, disait l'un, il la remplaçait par un coup d'œil pénétrant et par l'instinct naturel de la guerre » (1). « La Rochejaquelein, ajoutait un autre — et cet autre était Kléber, le noble émule de Bonaparte, dans la campagne d'Égypte —, La Rochejaquelein possède la science militaire ; il a de l'aplomb, de l'élan, une impétuosité admirable. Il a gagné bravement ses éperons » (2). Et l'un des agents du ministère des affaires étrangères, associé, par la défiance jalouse du gouvernement, aux opérations militaires contre les Vendéens, déclarait, dans le style emphatique en honneur à cette époque troublée, que « le chef des Brigands », après l'assaut infructueux de Granville, « avait surpassé Xénophon ». « La retraite des dix mille n'était rien à côté des efforts qu'avait dû faire La Rochejaquelein pour ramener ses soldats vers le Bocage, à travers des contrées mal connues, harcelé qu'il était, en tête et en queue, par une armée deux fois plus nombreuse que la sienne » (3).

VI.

IL est donc vrai, Messieurs et mes Frères, que, par son héroïque valeur comme par son opiniâtreté soutenue à ne point désespérer de sa cause, M. Henri — parlons comme ses fidèles compatriotes — a triomphé des difficultés les plus ardues : il a fait accepter son autorité, il a justifié le choix, qui le donnait comme successeur à Cathelineau et à d'Elbée,

(1) Jomini, IV, p. 351.

(2) Documents inédits, p. 173.

(3) *Ibid.*, p. 208.

il a conduit ses bataillons au-delà de la Loire jusqu'à Granville, il les a reconduits jusqu'aux portes de leur province : et tout cela, sans faiblir un instant, sans cesser d'être « le » coup d'œil, l'épée, l'âme même » de ses troupes, sans laisser se voiler ce rayonnement du génie, dont, au seul nom de la religion ou du patriotisme, s'éclairait l'azur de son regard.

Ce n'est pas tout ; et une belle expression de saint Ambroise nous permettra d'ajouter un trait à nos éloges. Le sage archevêque de Milan loue le sublime désintéressement du soldat, qui se sacrifie pour son pays. Mais, dit-il, « cette force d'âme, précisément parce qu'elle demande un plus difficile effort, ne va jamais seule : elle a toujours un cortège d'autres vertus, qui l'accompagnent : *præliaris fortitudo, velut excelsior cæteris, nunquam est incomitata virtus* » (1).

Voyez quelles douces et aimables vertus relèvent encore le noble caractère de La Rochejaquelein ! Il est modeste et presque timide, même après les plus brillants succès. Loin de s'enorgueillir du prestige, que sa vaillance inouïe a conquis à son nom, il se met toujours à l'arrière-plan dans les conseils ; comme Charette, il n'ambitionne le premier rang, que si ce poste d'honneur le met de plus près, face à face avec l'ennemi (2). Dès qu'il le peut, il reprend la gaieté, l'enjouement de son âge. Qui ne voudrait voir, retracé par un poète ou par un peintre, le tableau ravissant, dont furent, un jour, témoins les compagnons d'armes du jeune héros !

(1) S. Ambroise, cité par Mascarón, *Oraison funèbre du duc de Beaufort*, p. 175.

(2) Ce sont les propres paroles de M. de Charette, avant l'attaque de Luçon, 12 juillet 1793. On lui demandait où on devait le placer : « Le plus près de l'ennemi, Messieurs. Cette place fut assez longtemps la vôtre. » (Documents inédits, p. 113.)

La petite fille de son valet de chambre, à la suite d'une rencontre très vive et très mouvementée, avait été séparée de son père. Égarée au milieu de tous ces hommes, dont une lutte acharnée avait enfiévré les yeux et noirci le visage, sous des flots de poudre et de poussière, elle pleurait et appelait vainement au secours. Henri la voit, il s'arrête, la prend dans ses bras, la berce avec douceur ; du geste et de la voix, il la console, lui promet de ne pas l'abandonner ; et c'est ainsi qu'il fait éclater le contraste d'une âme, emportée tout à l'heure par l'ardente ivresse des batailles et subitement ramenée aux joies naïves de la famille. L'aigle avait, pour un moment, pris les yeux et le chant d'une colombe.

Ainsi, bien loin d'avoir contracté, au milieu des camps, une dureté inaccessible à la pitié, Henri de La Rochejaquelein, comme la plupart des chefs Vendéens, fut aussi terrible dans le combat que doux et miséricordieux après la lutte finie. Tous avaient pris pour devise ces trois mots, si chrétiens : « Se battre avec courage, souffrir avec patience, mourir en pardonnant ». Henri, en particulier, ne savait point haïr. Il ne voyait dans les ennemis que des hommes égarés. Leur fureur inconsciente persécutait, avec ce qui lui était cher, ce qui lui paraissait être indispensable à la prospérité de la France. C'était cette criminelle erreur, contre laquelle il tirait son glaive redoutable ; mais, dès que ses adversaires étaient désarmés, ce n'étaient plus à ses yeux que des frères qu'il aurait embrassés sans effort. « Un officier du 13^e chasseurs, au combat de Fontenay (26 mai 1793), avait déchargé sur lui les quatre coups de ses pistolets ; il n'avait plus de munitions, et se trouvait à la discrétion du vainqueur. Plein de bravoure et d'orgueil, il crie à La Rochejaquelein : « Je me suis satisfait, à toi maintenant de te satisfaire et de te venger. » Et le jeune général de

répondre : « Ma satisfaction, c'est de te laisser vivre » (1).

Il est donc bien vrai d'affirmer que si, « d'ordinaire la victoire est insolente, cruelle, injuste », entre les mains de ce héros de vingt ans, « elle était douce, juste et toujours modérée ». Il était victorieux de la victoire elle-même, il ne lui permettait point de dénaturer son propre caractère, noble et chevaleresque.

Et n'oublions pas que si, devant son regard, semblait toujours flotter l'étendard fleurdelysé, ce glorieux symbole représentait pour lui, non pas seulement la royauté des Bourbons, mais la Patrie elle-même !

Avec Lescure, dont il partageait tous les sentiments, il aurait répondu au brave et loyal général Quétineau : « Plutôt que de voir la France démembrée par l'étranger, nous nous joindrons à vous pour défendre l'intégrité du territoire » (2). Et quand, obéissant à des ordres supérieurs, il subordonnait sa marche à l'intervention, souvent promise et jamais réalisée, d'une descente de l'armée anglaise sur nos côtes, il lui était cruel de paraître accepter ce secours, tant il désirait ne rien devoir aux soldats de l'étranger (3).

VII.

TEL était ce La Rochejaquelein, dont on peut dire « qu'il a rempli la vaste idée du nom de grand homme, parce qu'il a combattu pour le prince, auquel il faut obéir sur la terre, et pour le Seigneur, qu'il faut adorer dans le ciel » (4).

Mais, avant de finir, entrons plus avant dans le secret de ce

(1) Documents inédits, p. 60.

(2) *Ibid.*, p. 85.

(3) *Ibid.*, p. 158.

(4) Mascaron, *Oraison funèbre du duc de Beaufort*, p. 171.

cœur si attachant et si pur. Ne soyons pas surpris, Messieurs et mes Frères, que, rencontrant à Sorèze, sur les anciens *palmarès* de l'école, le nom du jeune vendéen, Lacordaire ait été ému d'affection et de respect devant la noble image du héros, en qui il se retrouvait en quelque sorte lui-même. Tous deux, avec la différence des temps et des vocations, n'étaient-ils pas « vaillants et hardis » ? Tous deux n'avaient-ils pas « l'âme vibrante et ardente, dévorée par son propre feu ; et cette âme charmante n'était-elle pas, chez l'un comme chez l'autre, pleine de candeur et de générosité » ?

Et, dernier trait de similitude, ne pouvait-on pas dire, à propos de l'un, comme à propos de l'autre : « il n'y a pas de grand esprit sans une teinte de mélancolie ; *Non est magnum ingenium sine melancolia* » ? A mesure que s'écoulaient les semaines de ses prodigieuses campagnes, Henri paraissait avoir un besoin plus intense de se recueillir devant Dieu. Après la prise de Saumur, quand les royalistes furent enfin tranquilles dans la ville conquise, on fut longtemps à chercher La Rochejaquelein. On le trouva, le soir, appuyé sur une fenêtre, les regards tournés vers l'église, et l'esprit absorbé dans une profonde méditation. « Je réfléchis, dit-il, sur nos succès. Ils me confondent, tout vient de Dieu » (1). Une autre fois, avant une affaire très dangereuse et très importante, on le vit entrer dans l'église Saint-Pierre de Cholet. Il y passa plus de deux heures, immobile, le front incliné vers la terre, abîmé dans une prière fervente. Quant il se releva, une expression surnaturelle illuminait son beau visage, et l'on eût dit qu'une vision céleste embrasait déjà son horizon » (2).

(1) Documents inédits, p. 84.

(2) *Vie*, publiée chez M. Saillart, Abbeville; 1895, p. 59.

Rejeté par la défaite de son armée dans le Bocage, Henri était revenu à Saint-Aubin et à la Durbelière. Il y avait rencontré de nouveau cette tante bien-aimée, qui, depuis dix-huit mois, suivait avec une fierté si légitime l'héroïque carrière de son neveu. Rien ne pouvait décourager la pieuse femme, dont la fidélité chrétienne et monarchique s'était encore augmentée au sein des épreuves que subissaient les siens pour le service de ces deux grandes causes. Elle n'hésita pas à soutenir les mâles résolutions du jeune généralissime, vaincu mais non pas résigné. Elle lui laissa même entrevoir des douloureux pressentiments. « L'entreprise était difficile, elle pouvait ne pas aboutir à une heureuse issue, la mort pouvait être imminente ; mais, du moins, Henri emporterait tous ses regrets et toute son estime. »

Et tandis que, montant ainsi au rôle d'une héroïne cornélienne, la courageuse vendéenne attisait le feu du dévouement et du martyr dans l'âme de son fils adoptif, par un trait de caractère bien conforme à la nature, elle l'exhortait à ne pas négliger autant le soin de sa toilette. « Une balle va bientôt me faire la barbe, s'écria La Rochejacquelein : je suis plus près de la mort que de la vie » (1). Et de fait, depuis l'échec de son armée devant Granville, Henri ne cessait de penser à la mort et de la désirer, tout en souffrant de voir inutiles les sacrifices immenses que la Vendée avait faits pour sa religion et pour son roi. « Je voudrais être mort », disait-il à la veuve de son cousin, M. de Lescure. « La mort ne veut pas de moi » ; « pourquoi ai-je survécu à mes braves compagnons » (2).

Mais cette lassitude morale, ce sentiment mélancolique

(1) Documents inédits, p. 261.

(2) *Ibid.*, p. 257.

n'enlevaient rien à la fermeté d'âme de M. Henri. Il se réunit à Stofflet, dans les premiers jours de janvier 1794, comme pour surexciter son courage, en se rapprochant de l'un des derniers survivants de la glorieuse élite des généraux, qui avaient fait trembler la Convention. Il se rejeta dans la lutte, avec une audace inouïe ; et jamais sa téméraire intrépidité ne se signala par des coups de main plus hardis.

Hélas ! et ce fut la cause de sa mort. Le 28 janvier, après un vif combat contre quatre cents républicains, voyant deux grenadiers ennemis fuir devant lui, il se lance à leur poursuite, et leur crie de se rendre et qu'il leur fait grâce d'avance. L'un des deux s'arrête, se retourne, paraît présenter son arme par le canon, pour la tendre plus vite, et pour qu'on la saisisse mieux. Mais dès que M. Henri est à portée, le fusil se relève, le coup part, et le héros tombe la tête fracassée !

Le meurtrier eut le crâne fendu par le sabre de Stofflet : mais, comme si, jusque dans la mort, La Rochejacquelein eût exercé le charitable office de sa compassion généreuse, il offrit, dans son lit funèbre, une place à celui qui venait de le frapper. Ni les hommes, ni le temps n'ont brisé cette mystérieuse alliance ; — et même dans le tombeau de ses ancêtres, Henri mêle, encore aujourd'hui, sa cendre avec celle du soldat républicain. Ils attendent ensemble le grand réveil de la résurrection ! Sur les lèvres du général chrétien le baiser du pardon ne s'est pas refroidi !

VIII.

ME suis-je trompé, Messieurs et mes Frères, quand, au dessus de cette tombe, j'ai parlé de victoire et d'une victoire immortelle ?

Oui ! La Rochejacquelein a été vaincu. S'il revenait parmi

nous, et qu'il voulût, à cette heure, embrasser le drapeau pour lequel il a donné sa vie, il lui faudrait, sur la terre étrangère, bien loin de nous, descendre dans un caveau de Franciscains, et y déplier le suaire, sous lequel s'est endormi le dernier prince de la branche aînée de nos Rois. L'héritier politique de ce Roi, qui n'a eu ni trône, ni couronne, est, lui aussi, condamné à vivre dans l'exil, malgré l'impatience de sa courageuse jeunesse. Les fleurs de lys, si chères à Henri, et devant lesquelles il exigeait que disparussent toutes les autres enseignes, même les plus illustres (1), les fleurs de lys n'ont plus que des hommages personnels et privés ; nos monuments ne les connaissent plus. La France enfin, après un siècle de révolution, est encore inquiète, troublée, divisée. Elle ne touche pas encore à l'heure où tous ses enfants, réconciliés, sans s'être imposé ni avoir exigé, les uns comme les autres, d'humiliants sacrifices, se donneront l'accolade fraternelle, sous les regards émus du monde chrétien, heureux de voir le principal foyer de la civilisation reprendre son éclat.

En ce sens, La Rochejacquelein a été vaincu, et sa cause a succombé. Mais, par d'autres côtés, combien resplendissante est sa victoire !

Il aurait eu la carrière la plus honorée et la plus brillante, qu'il n'aurait jamais, pu donner à son nom, à sa famille, à son sang une plus glorieuse et plus durable illustration. Vous en êtes tous témoins, vous, Messieurs, que ce nom, cette famille, ce sang appellent aujourd'hui dans ce village, désormais célèbre, pour y saluer et y acclamer la statue du plus jeune des chefs de la Vendée militaire.

Les rêves de M. Henri n'allaient pas au-delà du titre de Colonel d'un régiment de Hussards (2). Et si l'ambition, si

(1) Documents inédits, p. 182.

(2) *Ibid.*, p. 29.

l'orgueil, si toutes les émotions violentes, qui peuvent agiter la poitrine d'un homme de guerre, survivaient à la mort, quelle satisfaction inattendue aurait donné à cette soif insatiable de gloire la singulière obstination, avec laquelle, pendant son règne et dans son long exil de Sainte-Hélène, Napoléon a considéré, pour en exalter les mérites, et la guerre de Vendée, « la guerre des géants », et le jeune généralissime, qu'il se plaisait à appeler un héros. Justement jaloux de la grandeur de la France, l'empereur ne trouvait pas que ce fût assez pour lui d'avoir vu surgir à ses côtés une pléiade si nombreuse de chefs vaillants, auxquels, comme son prédécesseur et son rival, Alexandre, il avait distribué, pour les récompenser, les titres immortels des victoires, qu'ils avaient livrées et gagnées ensemble. Il admirait, il regrettait ces intrépides gentilshommes, Virieu, Sombreuil, tous ces officiers Vendéens, si dédaigneux du péril, si fiers devant la mort, uniquement soucieux de leur honneur et de leur devoir. Il se les représentait marchant à sa suite, à côté de tous ses capitaines, égalant leurs exploits, et suspendant avec eux leurs lauriers aux autels de la Patrie ! Combien de fois, en songeant à la tombe, si tôt ouverte, de La Rochejaquelein, il a prononcé, devant ses compagnons d'exil, des éloges, que la postérité répètera aux générations les plus lointaines. Ce n'est pas lui, qui aurait contesté à M. Henri le surnom de « victorieux » !

Et qui donc, en France, affecterait de méconnaître la renommée particulière de loyauté, de fidélité, de bravoure, dont jouissent la Vendée et sa sœur la Bretagne, grâce au courage de leurs enfants, grâce à ces morts glorieuses, dont celle de M. de La Rochejacquelein a été le plus admirable exemple ! Nous honorons, nous aimons ces nobles provinces, décorées par le sang de leurs fils, par ce sang qui a coulé pour toutes les grandes causes. Et nous espérons que,

si l'occasion se présentait d'imiter l'héroïsme de nos frères, une légitime émulation enfanterait, de l'une à l'autre de nos frontières, les mêmes prodiges de dévouement. N'est-ce point déjà une chose extraordinaire que de voir les hommes, les plus étrangers, les plus hostiles aux idées, dont les Vendéens ou les Bretons ont été les martyrs, se réclamer pourtant de leurs liens de parenté avec ces populations croyantes, et dire, dans un visible sentiment d'orgueil, comme le faisait Victor Hugo : « Ma mère était Vendéenne » ? N'est-ce pas l'aveu mal dissimulé du trouble de l'âme, quand elle se sent infidèle aux leçons du foyer domestique ? Et quelle puissance dans les reproches muets, que les ancêtres, du fond même de leur tombe, adressent, par les souvenirs de leur vie et de leur mort, à des descendants oublieux ! Cela aussi, c'est une victoire, et l'une des plus fécondes, puisqu'elle préserve les familles contre l'effacement de leurs traditions.

Ici, Messieurs et mes Frères, rien de semblable, grâce à Dieu. Nous pourrions faire l'appel de ceux qui partagèrent les hasards de La Rochejacquelein : leurs arrière-petits-fils, leurs arrière-neveux sont ici ; ils se lèveraient pour affirmer qu'ils ont conservé pieusement la mémoire du passé, et que, après un siècle, les pères se reconnaîtraient dans leurs enfants. Cathelineau, d'Elbée, Donissan, Lescure, Bonchamps (1), Bégarry, des milliers d'autres, parents ou alliés des soldats Vendéens, m'entendent à ce moment ; ils ne me démentiront pas, et c'est avec bonheur que je salue leur inébranlable constance.

Et vous aussi, mon général (2), je vous salue, inclinant avec respect, devant vous, ma tête et mon cœur. Qui ne sait

(1) Représenté par son petit-gendre, M. de Cazenove de Pradines, le glorieux mutilé de Patay.

(2) Le général baron de Charette, chef des zouaves pontificaux.

avec quelle persévérance indomptable, au prix de quels généreux sacrifices, vos frères et vous, vous avez conservé le patrimoine d'honneur et de gloire que votre illustre grand-oncle (1) vous a laissé.

Dieu vous a choisi pour être le guide et le chef de cette poignée de braves, dont la valeur a disputé, pied à pied, aux envahisseurs des États Romains, le domaine temporel du Saint-Siège. Que d'étapes sanglantes ont marqué le cours de ces dix années, pendant lesquelles, vos camarades et vous, par des faits d'armes sans cesse renouvelés, vous avez appris aux Canadiens, aux Belges, aux Hollandais, aux Irlandais, aux Anglais, enrôlés sous vos étendards, quelles étaient les inépuisables ressources de la valeur française !

Et lorsque, dans Rome captive, vous avez dû laisser tomber aux pieds de Pie IX vos courageuses épées, la Providence vous a permis de les reprendre pour venir, sous la bannière du Sacré-Cœur, au secours de la France envahie ! Là, vous avez multiplié les prodiges. Aux côtés du général de Sonis, passant de main en main, non plus comme « le flambeau de la vie, » dont parlait le poète latin, mais au contraire comme un linceul funèbre, votre drapeau s'est déployé, et, troué par les balles, inondé de sang, il a conquis un rang immortel, parmi ces enseignes de notre nation, dont quatorze siècles ont écrit l'histoire sur tous les champs de bataille de l'Europe. Là, vous avez renouvelé les grandes œuvres de Jeanne d'Arc; et, pour vous, comme pour elle, Patay demeurera dans l'avenir le nom d'une journée, où vous avez cueilli, à larges brassées, les lauriers rougis par vos blessures !

Victoire donc, Messieurs et mes Frères, victoire ! Si les

(1) Fr. Athanase de Charette de la Contrie, fusillé à Nantes, le 29 mars 1796.

luttres sont difficiles et longues, le triomphe n'en sera que plus beau ! C'est pour m'apprendre cette leçon que mon père, il y a plus de cinquante ans, me mit lui-même dans les mains les admirables *Mémoires* de Mme. de Lescure, devenue la marquise de La Rochejacquelein, la belle-sœur du général vendéen. Depuis cette date éloignée, je n'ai cessé de me répéter à moi-même l'enseignement paternel : heureux si je pouvais, sur le champ de travail où je dois vivre et mourir, m'approcher de l'idéal d'honneur et de fidélité, que ma jeunesse a entrevu sous les traits de votre héros, de celui qui, à vingt-deux ans, et en dix mois, avait remporté seize victoires !

Agréez, Monseigneur (1), et vous aussi, Monsieur le Curé (2), mes remerciements pour la faveur que vous m'avez accordée, en m'invitant à cette mémorable solennité (3). Que Dieu, dans sa bonté, seconde les désirs de votre zèle pour ce diocèse excellent, pour cette religieuse paroisse. Qu'Il daigne aussi bénir et Mgr. l'Evêque de Luçon et les vénérés représentants de l'Ordre monastique ou régulier, venus à cette fête ; et que chacun de nous, en quittant Saint-Aubin-de-Baubigné, emporte en son cœur des résolutions plus viriles de dévouement à la Religion et à la Patrie ! Ainsi soit-il.

(1) Mgr. H. Pelgé, Evêque de Poitiers.

(2) M. l'abbé Th. Gabard, curé de Saint-Aubin-de-Baubigné.

(3) Cette invitation, M. le marquis de La Rochejacquelein a bien voulu me l'écrire, répondait à ses vœux personnels. Je lui offre, et j'offre à Mesdames ses sœurs le sincère hommage de ma respectueuse gratitude.

